

zé-nl). Bot. Espèce de rue du Népal, dont on a fait un genre.

BOEO (cap), situé en Sicile, dans la province de Trapani, à la pointe occidentale de l'île, à 2 kilom. O. de Marsala. C'est le cap Lilybée, ou *Lilybeum Promontorium* des Romains, l'un des trois caps qui firent donner à la Sicile le nom de Trinacrie.

BOEO, de Delphes, poëtesse grecque, qui a fait des hymnes pour les Delphiens. Pausanias nous en a conservé quatre vers, où il est dit que l'oracle fut établi par des gens venus du pays des Hyperboréens, et qu'Orion, entre autres, y prononça le premier des oracles et chanta des vers hexamètres.

BOER, fils de Bieri, l'homme sorti en trois jours d'un glaçon l'éché par une vache, épousa Besla, la fille de Belthom, et devint le père d'Odin, de Vili et de Vi. C'est l'ancêtre des dieux et de la race des Ases.

BOER (Joseph), musicien allemand. V. **BEER**.

BOERHAAVE (Hermann), l'un des plus célèbres médecins des temps modernes, né le 31 décembre 1668 à Woorhout, petit bourg près de Leyde, en Hollande; son père, ministre de ce bourg et homme instruit, fut son premier précepteur. Il reconnut bientôt ses heureuses dispositions, et le destina à suivre comme lui la carrière du ministère ecclésiastique. Grâce aux leçons paternelles, le jeune homme, dès l'âge de onze ans, traduisait les auteurs latins et grecs. Vers l'âge de quatorze ans, il fut atteint d'un ulcère à la cuisse, et tourmenté pendant quatre ans, dit Requin, « et du mal et des remèdes. » Après avoir épuisé toute la science des chirurgiens, il réussit à se guérir seul, en imaginant de se faire de fréquentes lotions avec de l'urine dans laquelle il avait dissous du sel de cuisine. Ses études ne furent presque pas entravées par cette longue maladie. Entré à quatorze ans dans les écoles publiques de Leyde, il y fit les progrès les plus rapides, et put suivre les cours de l'université. Boerhaave n'avait que quinze ans lorsque son père mourut, le laissant sans aucune fortune. Bien que la théologie fût son objet principal d'études, il s'adonna aux mathématiques, vers lesquelles le portait l'amour désintéressé de la science. Il en retira bientôt une utilité qu'il n'avait pas prévue. C'est en enseignant les mathématiques à des jeunes gens de condition qu'il trouva le moyen de subsister à Leyde, après la mort de son père. A l'âge de vingt et un ans, il soutint une thèse dans laquelle il établissait que la doctrine d'Epicure sur le souverain bien avait été bien comprise et complètement réfutée par Cicéron. Il montra dans cet exercice tant d'érudition et d'éloquence, qu'une médaille d'or lui fut décernée par la ville. Quelque temps après, une dissertation inaugurale intitulée *De Distinctione mentis a corpore* lui valut le titre de docteur en philosophie (1690).

En même temps qu'il continuait ses études théologiques pour se vouer au ministère, il voulut, à vingt-deux ans, embrasser la médecine. Il apprit l'anatomie dans les ouvrages de Vésale, de Fallope, de Bartholin, de Ruysch, disséqua sous la direction de Nuck, suivit les leçons de médecine théorique de Drelincourt, lut Hippocrate, ce qui lui inspira une admiration vive et passionnée. Le goût des connaissances positives ne tarda pas à lui faire prendre en dédain les controverses théologiques; il en vint à se persuader que la prétendue science des théologiens n'avait fait qu'altérer, par un alliage vicieux de subtilités inutiles, la simplicité de la religion naissante. Il voulait traiter dans un acte public cette question : « Pour quoi le christianisme, prêché autrefois par des ignorants, avait fait tant de progrès, et en faisait aujourd'hui si peu, prêché par des savants. » Poser une telle question, ce n'était pas seulement nier la théologie scolastique, c'était éveiller le doute sur le principe divin et sur-naturel de conservation et d'expansion dont la foi suppose le christianisme animé. On voit que Boerhaave n'avait pas impunément mordu au fruit de l'arbre de la science : en cet esprit curieux et ouvert à toute vérité, ceci menaçait fort de tuer cela. Pouvait-il maintenant persister à suivre la carrière ecclésiastique? Il hésitait cependant encore à changer de vocation, lorsqu'une circonstance fortuite l'y détermina. Dans un voyage, il prit part à une conversation sur le spinosisme, et blessa au vif un inconnu qui attaquait fort mal ce système, en lui demandant tout simplement : « Mais, monsieur, avez-vous lu Spinoza? » L'adversaire du spinosisme fut convaincu d'ignorer ce dont il parlait; humilié, il se vengea en répandant que Boerhaave était un partisan de Spinoza, un incrédule, un athée. A son retour à Leyde, celui-ci trouva ce bruit accrédité. Il résolut dès lors d'abandonner un état où des préventions de cette nature ne pouvaient que lui être fâcheuses, et se livra exclusivement à la médecine. Il fut reçu docteur en 1693, à l'âge de vingt-cinq ans. Il composa sa thèse sur *l'utilité d'examiner les excréments comme signes chez les malades* (*De utilitate inspiciendorum in agris excrementorum ut signorum*). En 1701, il fut associé à la chaire de médecine théorique de Drelincourt; il débuta dans ses fonctions par un discours *De commendando Hippocratis studio*, dans lequel il préconise la méthode d'Hippocrate et soutient que nous ne pouvons rien connaître que par le moyen de l'observation et de l'expérience.

Devenu professeur public, Boerhaave fit en

outre chez lui des cours particuliers, tant sur la chimie et la botanique que sur la médecine proprement dite. Ses leçons eurent un succès extraordinaire et attirèrent chaque année à Leyde une affluente prodigieuse d'élèves. Tous les Etats de l'Europe lui fournissaient des disciples qui propagèrent de tous côtés ses doctrines. En 1708, il publia ses *Institutiones rei medicæ*, et, en 1709, ses *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, deux chefs-d'œuvre de méthode et de style, qui eurent dans leur temps la plus grande vogue, et assurèrent à jamais la gloire de l'auteur. Les *Institutiones* considèrent, en cinq sections distinctes : 1^o les fonctions des diverses parties; 2^o les altérations auxquelles ces parties sont sujettes; 3^o les signes de la santé et des maladies; 4^o l'hygiène; 5^o la thérapeutique. Les *Aphorismes*, auxquels un article spécial est consacré dans le *Grand Dictionnaire* (V. *APHORISMES*), nous offrent, exposés dans un style concis, l'étiologie, les symptômes, la marche, le pronostic et la thérapeutique des maladies aiguës et chroniques. Van Swieten en a donné un volumineux commentaire, « qui n'est, pour ainsi parler, dit Requin, que l'image morte du commentaire vivant qu'y ajoutait, dans la chaire professorale, la parole animée et brillante de Boerhaave. » *Aureus in summa brevitate libellus* (petit livre d'or dans son extrême laconisme), a dit Haller des *Aphorismes*.

Dans le cours même de l'année 1709, Boerhaave devint professeur titulaire de médecine théorique, et fut de plus nommé à la chaire de botanique. Il trouva dans le jardin public de Leyde trois mille espèces de plantes; ses soins en doublèrent le nombre en moins de dix ans. Par son *Index plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavorum reperiuntur*, il a servi la botanique en décrivant avec précision les plantes connues, en en faisant connaître de nouvelles, et surtout en employant, un des premiers, comme caractère, la considération de leurs étamines et de leurs pistils.

En 1714, Boerhaave fut chargé de la chaire de médecine pratique en remplacement de Bedlov; deux fois par semaine, il faisait au Collège pratique des leçons dans lesquelles les malades étaient mis sous les yeux des élèves : ce fut l'origine de l'enseignement clinique dans les temps modernes. En 1718, malgré ses occupations, l'université lui confia encore la chaire de chimie. Ainsi formait-il à lui seul, comme l'a dit un de ses biographes, toute une faculté. Il publia en 1732 ses leçons de chimie, sous le titre d'*Elementa chymicæ*, ouvrage où il faisait connaître un grand nombre de faits nouveaux dus à ses expériences, confirmait par des recherches multipliées la plupart des faits déjà découverts, et jetait les bases d'une chimie positive et complètement affranchie du mysticisme alchimique. En 1731, il avait reçu de l'Académie des sciences de France le titre d'associé étranger. Il fut aussi, mais un peu plus tard, membre de la Société royale de Londres. Il partagea également sa reconnaissance entre ces deux compatriotes savantes, en adressant à chacune la moitié de la relation de ses travaux sur le mercure, travaux dont le résultat donnait un démenti à l'espérance des alchimistes, en établissant que la transmutation du mercure en un autre métal est impossible.

La renommée de Boerhaave comme praticien ne fut pas moins grande que celle qui lui avait valu son brillant enseignement. De toutes parts, les malades se rendaient à Leyde pour recevoir ses avis; le pape Benoît XIII le fit, dit-on, consulter; le czar Pierre le Grand vint en personne lui rendre visite. Enfin, on a cité souvent, comme preuve de l'étonnante célébrité attachée à son nom, cette lettre qu'il reçut d'un mandarin de la Chine, et qui portait pour toute suscription : *A M. Boerhaave, médecin en Europe*.

Boerhaave ne devait point parvenir à une extrême vieillesse. Atteint d'une affection organique du cœur, il fut forcé à plusieurs reprises d'interrompre ses travaux. Dès 1729, il avait dû renoncer à ses chaires de botanique et de chimie. La maladie s'étant aggravée, il mourut le 23 septembre 1738, après plusieurs mois de souffrances, à l'âge de soixante-dix ans. La ville de Leyde, qu'il avait honorée, lui fit élever, dans l'église de Saint-Pierre, un monument avec cette inscription : *Salutifero Boerhaavii genio sacrum*.

Ce qui caractérise la philosophie médicale de Boerhaave, c'est l'explication des phénomènes physiologiques et morbides par le naturalisme hippocratique uni aux théories mécanico-chimiques. Il ne faut pas, comme on le fait souvent, séparer en Boerhaave ces deux termes *mécanisme* et *naturalisme*; le considérer, par exemple, comme naturaliste hippocratiste en pratique, et comme iatro-mécanicien en théorie. Pour le médecin de Leyde, l'action de la nature dans les corps vivants est tout à la fois téléologique et mécanico-chimique; en d'autres termes, il faut distinguer dans cette action le *mode* et la *fin*, le *modus* (*modus agendi*) qui est mécanico-chimique, et la *fin* qui est coordinatrice, conservatrice et curative. Boerhaave demande aux sciences inorganiques l'explication du *comment*; il met à profit pour cette explication, en les combinant et en les tempérant, les théories de Sylvius et celles de Borelli; mais il n'entend pas supprimer le *pourquoi*. Voyez ce qu'il dit de la fièvre. La fièvre, dit-il, conçue d'une manière générale, est caractérisée par trois symptômes : accé-

lération des battements du poulx, chaleur, frissons; un de ces trois symptômes, l'accélération du cours du sang, constant, existe depuis le commencement jusqu'à la fin; on doit, par conséquent, le considérer comme la cause des deux autres, comme la cause prochaine de la fièvre. Faut-il s'arrêter là? Non, dit Boerhaave, cette accélération du cours du sang, des contractions du cœur, cause prochaine de la fièvre, a une signification, une fin. Elle est un moyen qu'emploie la nature pour lutter contre le mal. De là cette définition : *La fièvre est une affection de la vie s'efforçant de prévenir ou d'empêcher la mort*. Entre l'intention de la nature et son mode d'action mécanique, le rapport est d'une clarté parfaite. C'est la circulation du sang, le mouvement du cœur, c'est-à-dire un *fait mécanique*, qui entretient la vie; l'arrêt de la circulation, le repos du cœur, c'est la mort; quand un obstacle menace d'arrêter le cours du sang, et par suite les mouvements du cœur dont le repos produit la mort, l'action conservatrice de la nature doit nécessairement consister dans l'accélération des contractions du cœur, seul moyen de vaincre cet obstacle. Voici maintenant l'observation qui vient justifier la théorie. Ne sait-on pas que, dans les maladies aiguës, l'accélération des contractions du cœur est d'autant plus grande que la mort est plus prochaine, c'est-à-dire que l'obstacle à vaincre est plus grand lui-même. L'explication du *froid* et de la *chaleur* fébriles ne présente pas de difficulté. Le froid vient de l'obstacle; il dépend de la stagnation du sang dans les extrémités des vaisseaux. La chaleur résulte de la réaction provoquée dans le cœur par cette stagnation. Ainsi l'idée de la fièvre donne à l'analyse deux faits mécaniques : *l'augmentation de la résistance de la part des capillaires, et l'augmentation de la vitesse des contractions du cœur*; mais le rapport de ces deux faits n'est pas un fait mécanique, c'est un rapport de finalité.

On voit que le naturalisme s'accommode fort bien, dans la pensée de Boerhaave, des théories mécaniques et chimiques par lesquelles il cherche à se rendre compte des maladies et des médications. Boerhaave n'est pas un esprit exclusif, absolu, d'une seule pièce et d'une seule idée, ne voyant et ne marchant que dans une seule direction; c'est un éclectique, et non un systématique; il cherche une large synthèse qui relie et embrasse tous les faits. C'est ainsi que, classant les maladies d'après leur nature, il fait la part égale à la mécanique et à la chimie. Il y a des maladies par *débilité* et *relâchement de la fibre*, des maladies par *excès de force*, de *rigidité*, de *tension*, des maladies par *excès du mouvement circulatoire*, des maladies par *déficit du mouvement circulatoire* : voilà pour la mécanique. A la chimie se rapportent les maladies par *vice simple* et *spontané des humeurs*; elles consistent dans l'état *acide*, *glaucineux* ou *alcalin* des liquides de l'économie.

Pour s'expliquer la physiologie et la pathologie générale de Boerhaave, il faut en saisir la filiation, il faut comprendre les antécédents du médecin de Leyde. Parmi ces antécédents se place, en première ligne, le système de mécanisme appliqué par Descartes à la nature vivante comme à la nature inanimée qui, en biologie, prend son point d'appui dans la découverte fondamentale de Harvey et dans la révolution produite par cette découverte. « Le mouvement fondamental imprimé par notre grand Descartes à l'ensemble de la raison humaine, dit Auguste Comte, a produit, en physiologie, l'illustre école de Boerhaave, qui, entreprenant une opération philosophique alors prématurée, fut entraîné par un sentiment exagéré et même vicieux de la subordination nécessaire de la biologie envers les parties antérieures et plus simples de la philosophie naturelle, à ne concevoir d'autre moyen de rendre enfin positive l'étude de la vie que sa fusion à titre de simple appendice, dans le système de la physique inorganique. » On peut dire que l'esprit de Boerhaave et de son école est l'esprit cartésien; car, ce qui caractérise l'esprit cartésien, c'est de porter dans les sciences supérieures les données, les résultats acquis, le langage des sciences inférieures et de ramener aux phénomènes plus simples et plus clairs de celles-ci les phénomènes plus complexes et plus obscurs de celles-là; c'est de poursuivre l'unité de force, de loi, de science, en montant, c'est-à-dire en partant des phénomènes mécaniques pour s'élever, s'il se peut, jusqu'aux phénomènes intellectuels. Nous n'avons pas besoin de dire que cette tendance n'est légitime qu'à la condition de s'arrêter devant l'irréductible. Ajoutons que les progrès de la physique et de la chimie l'ont, en partie, justifiée en physiologie, malgré les efforts de Stahl, de Bordeu, de Barthez, de Bichat, tout en condamnant les premières hypothèses qu'elle a suggérées.

BOERHAAVE s. f. (bo-é-ra-a-vi) — de Boerhaave, médecin hollandais. Bot. Genre de plantes de la famille des nyctaginées, comprenant un assez grand nombre d'espèces, presque toutes herbacées et vivaces, qui croissent dans les régions intertropicales du globe. On en cultive une dizaine dans nos jardins d'agrément.

BOERIO (Joseph), magistrat et jurisconsulte italien, né à Lendinara en 1754, mort en 1832. Dès l'âge de vingt-deux ans, on le donna comme coadjuteur à son père, magistrat fort distingué. En 1800, il fut nommé juge à la

cour de justice de l'Adriatique. En 1814, il remplit la même fonction à Rovigo, puis à Padoue; enfin il fut nommé conseiller à Venise. Il publia en italien de très-bons ouvrages, dont les principaux ont pour titre : *Raccolta delle leggi venete* (1761 et 1793, 2 vol. in-8°); *la Pratica del processo criminale* (1815); *Repertorio del codice criminale austriaco* (1815); *Dizionario del dialetto Veneziano* (1827), etc.

BOÉRIE s. f. (bo-é-ri — rad. *boe*). Ferme, métairie. || Vieux mot.

BOERJESSON (Jean), poëte suédois, né à Tanum en 1790. Il fit ses études à l'université d'Upsal, reçut les ordres en 1816, et fut nommé prédicateur de la cour en 1821. Il publia d'abord le poëme de la *Création* (1820), puis les tragédies d'*Eric XIV*, du *Fils d'Eric XIV*, et une autre intitulée le *Soleil décline* (1857).

BOERNE (Louis), célèbre publiciste allemand, né à Francfort en 1786, mort à Paris en 1837. Après avoir abjuré le mosaïsme pour le protestantisme, en 1818, il mit sa plume au service de la cause libérale et fit une guerre à outrance au vieux parti allemand dans divers journaux, entre autres la *Balance*, l'*Essor* et le *Journal de Francfort*. En 1819, puis en 1822, il se vit forcé de venir chercher en France un refuge contre les persécutions. Pendant ce dernier voyage, il publia dans les journaux des *Tableaux de Paris*, charmants articles qui l'ont mis au nombre des meilleurs écrivains humoristiques. Après 1830, parurent ses *Lettres sur Paris*, qui ont eu beaucoup de succès en France dans le parti révolutionnaire, et ont contribué à agiter l'Allemagne; puis il publia une traduction des *Paroles d'un croyant*, de Lamennais, en 1834. Boerne écrivit, en 1835, dans le journal républicain le *Reformateur*. Ses amis politiques lui ont élevé un monument, qui fut exécuté par David d'Angers. Outre les écrits précités, nous mentionnerons son *Histoire curieuse de la censure de Francfort*, et *Menzel le Gallophage*, qui passe pour le meilleur de ses ouvrages.

BOERNER (Christian-Frédéric), théologien allemand, né à Dresde en 1683, mort à Leipzig en 1753. Il professa la théologie dans cette dernière ville, et composa en latin beaucoup d'ouvrages de polémique religieuse ou d'érudition classique, notamment : *De ecclésiis grecis in Italia* (Leipzig, 1750); *De ortu atque progressu philosophiæ moralis* (1707); *Institutiones theologicae symbolicae* (1751); *Dissertationes sacrae* (1752), des écrits sur Luther, etc.

BOERNER (Frédéric), médecin allemand, fils du précédent, né en 1723 à Leipzig, mort en 1761. Il s'adonna d'abord à l'étude de la théologie, qu'il délaissa pour se livrer à son goût pour la médecine et les sciences physiques; se fit recevoir docteur à Helmstedt en 1743; puis il alla se fixer à Wolfenbüttel, où il se maria. Il occupa depuis 1754 une chaire de médecine extraordinaire à Wittenberg, lorsque la guerre ayant éclaté, il se retira dans sa ville natale, où il termina ses jours. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de arte gymnastica nova* (1748); *Bibliotheca librorum variorum physico-medicorum historicorum criticorum* (Helmstedt, 1751-1752, in-4°), où il rend compte de 35 ouvrages rares sur la médecine et l'histoire naturelle; *Programma de vera medicinae origine*, etc. (1754); *Noctes quæphicæ, sive opuscula argumenti medicoliterarii*, etc. (1755, in-4°); *Dissertatio de statu medicinarum apud veteres Hebræos* (1755); *Relationes de libris physico-medicis* (1756); *Antiquitates medicinarum ægyptiacarum* (1756, in-4°), ouvrage rempli de curieuses et savantes recherches; *Institutiones medicinarum legalis* (1756); *Notices sur la vie et les écrits des médecins et naturalistes les plus distingués de l'Allemagne et de l'étranger* (1756, in-8°), en allemand, etc. — Son frère, Christian-Frédéric BOERNER, né à Leipzig en 1736, mort en 1800, médecin distingué, est connu surtout par une publication intitulée : *Conseils pour prévenir les suites fâcheuses de l'onanisme* (Leipzig, 1769, in-8°), et rééditée sous le titre de *Traité pratique de l'onanisme*.

BOERNER (Nicolas), médecin allemand, né à Schmierz dans la Thuringe en 1693, mort à Neustadt vers 1770. Après avoir consacré plusieurs années à l'étude de la pharmacie, il se fit recevoir docteur à Iéna, et alla pratiquer la médecine à Neustadt. Il publia les ouvrages suivants : *Traité rationnel des sciences naturelles* (1735, in-8°); *le Médecin de soi-même ou Traité d'hygiène domestique* (1744), un des meilleurs livres de médecine populaire; et *Manuel des enfants* (1752, 2 vol. in-8°).

BOERS ou **BOORS**, colons hollandais du Cap de Bonne-Espérance : le mot *boer*, en hollandais, veut dire paysan ou fermier. Les premiers établissements hollandais dans l'Afrique méridionale remontent au commencement du XVII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où la Hollande était la première nation maritime du monde. Plus tard, quand cette nation eut perdu une grande partie de sa puissance, elle n'entretint plus de relations suivies avec les Boers d'Afrique, et ceux-ci durent s'accoutumer à regarder comme leur patrie définitive cette terre lointaine où ils se trouvaient confinés. Ils s'y créèrent une existence indépendante et toute patriarcale, qui dura sans trou-